

**QUAND UN SEUL ÊTRE VOUS MANQUE : REGARD FRANÇAIS
SUR LA BIVALENCE CULTURELLE DE L'ÊTRE
DANS LA LANGUE ESPAGNOLE À TRAVERS
UNE PERCEPTION CERVANTESQUE DES VERBES
« SER » ET « ESTAR »**

Daniel Lévêque

Université Catholique de l'Ouest – Angers (France)

3L.AM-EA4335

daniel.leveque@uco.fr

RÉSUMÉ: La traduction en espagnol du verbe «être» français a toujours présenté des difficultés et des doutes à tous les niveaux d'apprentissage et d'étude de la langue de Cervantès, puisque à un signifiant unique français correspondent deux signifiants espagnols. Outre les aspects purement grammaticaux et sémantiques qu'il faudra rappeler (liés à des principes fonctionnels pour les premiers, et polysémiques pour les seconds), il sera intéressant d'aborder la dualité de l'objet d'étude d'un point de vue culturel, voire philosophique, pour ne pas dire métaphysique. C'est ce que nous tenterons de faire en effectuant un parallélisme entre la complémentarité du binôme verbal «ser» et «estar», et la complémentarité du «couple littéraire» emblématique de Don Quichotte et Sancho Panza.

MOTS CLÉS: être, ser / estar, Don Quichotte / Sancho Panza, dualité, complémentarité.

**UN SOLO SER OS FALTA Y TODO ESTÁ DESIERTO: UNA
MIRADA FRANCESA SOBRE LA BIVALENCIA CULTURAL
DEL SER EN LA LENGUA ESPAÑOLA A TRAVÉS
DE UNA PERCEPCIÓN CERVANTESCA DE LOS VERBOS
« SER » Y « ESTAR »**

RESUMEN: La traducción al español del verbo francés «être» siempre presentó dificultades y dudas en todos los niveles del aprendizaje y estudio de la lengua de Cervantes, pues a un solo signifiante francés le corresponden dos significantes españoles. Luego de recordar los aspectos meramente gramaticales y semánticos (vinculados a principios funcionales en el caso de los primeros, y polisémicos en el caso de los segundos), será interesante abordar la dualidad del objeto de estudio desde un punto de vista cultural, incluso filosófico, cuando no metafísico. Esto mismo

es lo que procuraremos hacer efectuando un paralelismo entre la complementariedad del binomio verbal «ser» y «estar», y la complementariedad de la «pareja literaria» emblemática constituida por Don Quijote y Sancho Panza.

PALABRAS CLAVE: être, ser/estar, Don Quijote/Sancho Panza, dualidad, complementariedad.

Recibido: 26/04/2016. Aceptado: 14/07/2016

1. En guise d'introduction

Il est un usage linguistique (ou plus simplement grammatical) qui, à toutes les étapes de l'étude de la langue espagnole, oppose une difficulté récurrente aux apprenants d'abord, puis aux utilisateurs confirmés, pour ne pas parler des chercheurs : nous avons nommé le binôme verbal « ser-estar » en tant qu'il représente deux signifiants face au signifiant unique français « être » (ce rapport de 'deux pour un' n'est pas tout à fait exact d'ailleurs comme on le verra plus loin).

Pour mener à bien cette analyse qui – on va le voir aussi – dépasse la simple prise en compte des aspects linguistiques pour embrasser les domaines culturel, philosophique, voire métaphysique sur fond de littérature classique (en l'occurrence le *Quichotte* de Miguel de Cervantès), nous avons notamment convoqué – outre des spécialistes des interconnexions entre les langues française et espagnole (comme l'Espagnol Jorge Juan Vega y Vega) –, des critiques littéraires de sensibilité linguistique (comme le Belge Jacques De Bruyne) et des critiques littéraires de sensibilité socio-politique et philosophique (comme l'Espagnol José Ortega y Gasset ou le Mexicain Octavio Paz). C'est ce dernier qui va nous permettre d'amorcer notre réflexion, partant de sa conception de l'Histoire, et, plus particulièrement, de l'histoire mexicaine vue de l'intérieur, sous la perspective de ce qu'on dénomme aussi l'infra-histoire ('intrahistoria'). L'universitaire français Claude Fell rappelait à l'auteur – lors d'un entretien publié en 1975 à l'occasion du 25^{ème} anniversaire de la parution du *Labyrinthe de la solitude* (*El laberinto de la soledad*, 1950) – que dans les premières lignes de son essai intitulé *Postdata* (1970) on peut lire ceci : *El mexicano no está en la historia, es la historia* (en français : « Le Mexicain n'est pas dans l'histoire, il est l'histoire »), et lui demandait de s'expliquer à ce sujet ; ce que fit Octavio Paz – alors futur Prix Nobel de littérature – non sans omettre d'indiquer, pour commencer, que « l'espagnol a un avantage un peu déloyal sur le français [ce sont ses propres termes] : nous avons *estar* et *ser* ». Puis il poursuivait, adaptant cette appréciation linguistique à la question historique :

‘Être [estar] dans l’histoire’ signifie être [estar] entouré par les *circunstancias* historiques ; ‘être [ser] l’histoire’ signifie qu’on est [ser] soi-même les *circunstancias* historiques, qu’on est [ser] soi-même changeant. C’est-à-dire que l’homme n’est pas seulement [ser] objet ou sujet de l’histoire, mais qu’il est [ser] lui-même l’histoire, qu’il est [ser] les changements. (Fell 2010 : 422)¹.

Nous constatons ici qu’Octavio Paz adoptait, à une distance de près de quarante ans et de façon ‘intégrative’ pourrait-on dire la fameuse formule « moi et ma *circunstancia* » de José Ortega y Gasset, dont nous reparlerons en fin d’article, et sur laquelle repose la dichotomie sémantique *ser/estar*. Pour l’heure, feuilletons un instant l’œuvre citée *Le labyrinthe de la solitude* où, dès les premières pages, l’auteur met en avant le postulat dont le reste de l’ouvrage sera la démonstration. Parlant de l’identité mexicaine, et en conclusion de syllogisme, il écrit : « nous sommes [ser], à dire vrai, différents. Et, à dire vrai, nous sommes [estar] seuls » (Paz 1980 : 18)². Ce qui revient à dire, suivant une vision universaliste de l’Homme, que la différence serait porteuse de solitude, ou, à la manière d’un aphorisme, ‘qu’être [ser] différent c’est être [estar] seul’ (en espagnol : *ser distinto es estar solo*) ; ou encore, qu’une certaine nature de l’être/ser peut engendrer une certaine situation de l’être/estar... et que, par conséquent, à une nature identitaire *essentielle* de l’être/ser (on touche ici l’*éthos* aristotélicien) peut correspondre une situation apparente *circonstancielle* de l’être/estar (on touche cette fois le *pathos* non moins aristotélicien)³.

Plus simplement, si j’éprouve quelque intérêt pour Ana, par exemple, et que je veuille en savoir plus sur sa personne, ce ne sera pas la même chose de demander ¿Cómo es Ana? que de demander ¿Cómo está Ana? Dans le premier cas (*ser*), je souhaite me faire une idée de son physique, ou bien connaître sa personnalité ; dans le second cas (*estar*), je m’enquiers de savoir si elle va bien, sans plus. La première interrogation (*ser*) porte sur l’être en tant qu’individu (*indivis*), la seconde (*estar*) a trait à l’être en tant qu’il répond à un état (un ‘stade’) d’évolution ou de transformation⁴.

1. Notre traduction du texte reproduit dans l’édition de Enrico Mario Santí : “El español tiene una ventaja un poco desleal sobre el francés: tenemos estar y ser. ‘Estar en la historia’ significa estar rodeado por las circunstancias históricas; ‘ser la historia’ significa que uno mismo es las circunstancias históricas, que uno mismo es cambiante. Es decir, que el hombre no solamente es un objeto o un sujeto de la historia, sino que él mismo es la historia, él es los cambios”.

2. Notre traduction de : “Somos, de verdad, distintos. Y, de verdad, *estamos* solos”.

3. Voir *infra*, note n° 8.

4. Ce sont respectivement les concepts de ‘Individuo’ et de ‘Estadio’ défendus par Federico Silvagni, et étayés par cet exemple, entre autres illustrations (2013 : 44) ; ce que nous développerons plus bas.

2. Approches grammaticale et sémantique

2.1. *En diachronie et synchronie françaises*

2.1.1. Point de vue diachronique

Quand nous écrivions à l'instant que le rapport de deux signifiants espagnols pour un signifiant français n'est pas tout à fait exact, c'est qu'en réalité, en français, deux verbes '**être**' ont longtemps coexisté, mais ont unifié leur usage au cours des siècles ; ou, pour être plus précis, ce sont deux formes verbales distinctes anciennes qui ont fusionné pour se confondre dans le verbe '**être**' unique que nous connaissons actuellement en français.

Voyons de plus près cet aspect de la question tout en gardant à l'esprit la complémentarité sémantique entre l'*essence* et la *circonstance* dont nous déclinerons, par la suite, les valeurs dérivées.

Émile Benveniste (1966), dans *Problème de linguistique générale 1*, et, avant lui, Roland Barthes (1959), ont disserté sur le verbe '**être**' et ses bizarreries morphologiques. On retiendra trois étymons indo-européens (du sanskrit) ayant chacun une charge sémantique propre :

- a) La racine *as* ['être en soi' opposé au 'non-être' ; 'exister' ou 'vivre'], qui a évolué vers *es* ['se trouver'], pour donner, en latin classique, le verbe défectif *esse* ['exister' et 'se trouver dans un endroit'], en latin populaire *ess(ē)re* syncopé, puis en français médiéval *ESTRE* (ainsi que *restre* 'être de nouveau'). Cette source qui constitue l'axe central débouche sur l'infinitif ÊTRE.
- b) La racine *sta* ['se tenir debout'], qui donnera le verbe latin *stare*, de même sens⁵, puis le français médiéval *ESTER* – prononcé [*ester*] au XII^{ème} siècle – (ainsi que *rester* < *re stare*), et qu'on trouve dans les formes conjuguées du français moderne ÉTAIS, ÉTANT, ÉTÉ (voir l'expression '**ester** en justice').
- c) La racine *bhû/bheu* ['être en devenir' ; 'croître', 's'épanouir'], qui a évolué vers les formes latines *fui, fuo* (infinitif *fuere*), et qu'on retrouve en français moderne, par exemple au passé simple FUS, FUT, etc.

5. Notons que *stare* était de sens analogue à celui de *esse* chez les auteurs latins de l'époque de la décadence (V^{ème} siècle). Cf. *Larousse Lexis* (1992) ; voir aussi *infra* la note n° 14 concernant les verbes espagnols *ser* et *estar*.

Il y eut, à l'origine, coexistence d'emploi à tous les temps de la conjugaison (particulièrement pour *esse* et *fuere*), puis utilisation exclusive de tel ou tel verbe pour tel ou tel temps, avant d'aboutir à une unification verbale sur la base de trois paramètres sémantiques dont les deux premiers sont proches, à savoir (Vega y Vega 2011 : 30) :

- a) L'être, le vivant, l'existant (*ěsse*)
- b) Le stable, le demeurant, le durable (*stare*)
- c) Le dynamique, le changeant, l'instable (*fuere*)

L'unification verbale en question qui s'est opérée entre les formes dérivées de *ěsse* (*ěssěre*) et celles dérivées de *stare* fut le résultat d'une contiguïté analogique influente entre ces formes, tant sous le rapport du signifiant que du signifié⁶. Il y eut ainsi, au fil des siècles, insertion du verbe de position (*stare*, *ester*) au sein du verbe 'abstrait' (*ěsse*, *estre*) qui, de ce fait, a posé les bases de l'aspect 'concret', 'situationnel' du verbe 'être' français, tel que nous le connaissons de nos jours. En d'autres termes, la convergence entre *estre* et *ester* s'est soldée par une assimilation syntaxique et sémantique de *ester* par *estre*. Dans cette bivalence réside la singularité d'emploi de l'actuel verbe 'être' français⁷. D'ailleurs, plutôt que de dire que la distinction précédente entre l'énonciation de l'*existence* (*ester*) et l'*assertion de l'identité* (*estre*) est abolie, selon l'expression forte de Benveniste (1966), il conviendrait d'adopter la position plus nuancée de Vega y Vega (2011) qui indique que si cette distinction n'est plus consciemment établie par les usagers francophones, elle demeure néanmoins détectable par l'analyse : « Être (de *estre*) ou être (de *ester*), telle est la question », en somme.

Victor Cousin écrivait, en 1829, dans son *Cours de philosophie*, que « le mot être est primitif et tout intellectuel. Je ne sache aucune langue – poursuivait-il – où le mot français être soit exprimé par un mot correspondant qui représente une **idée sensible** » (300). Cet oxymore 'idée sensible' signale tout à fait la dichotomie sémantique que nous évoquions à l'instant. Nous pourrions même aller plus loin, en compagnie du linguiste espagnol cité précédemment,

6. La lente cohabitation des deux verbes (*ester*, *estre*) remonte certainement à la période pré-littéraire du français (et était déjà à l'œuvre en bas latin) (Vega y Vega 2011 : 33).

7. Jorge Juan Vega y Vega parle, à ce propos, d'une « décisive structure polyverbale » (2011 : 32), et même d'une 'bi-verbalité consubstantielle au verbe être français' (2011 : 33). Par emprunt, nous pourrions parler de « plénitude de l'être ».

et faire ressortir que le seul verbe ‘**être**’ français rend parfaitement compte des trois dimensions philosophiques de la rhétorique aristotélicienne⁸ :

- a) L’*éthos* qui va à l’*essence* des choses (relève de la catégorie de l’identification en général, du stable et du définitif, et sert à établir des caractérisations, classements, catégorisations, jugements de valeur et autres équivalences) ; qui a à voir aussi avec le caractère ou l’opinion du locuteur.
- b) Le *pathos* qui exprime l’*existence*, une circonstance, une vicissitude donnée, une situation ; qui réside donc dans le passager, le modifiable ; qui a à voir aussi avec l’effet de persuasion sur l’allocutaire (lecteur ou auditeur).
- c) Et le *pragma*, le *logos*, en tant que verbe ‘auxiliaire’ qui permet l’agencement des actions (par le biais de constructions passives, impersonnelles, etc.) ; qui a à voir aussi avec le discours rationnel.

2.1.2. Point de vue synchronique

Sur le fondement de ces trois dimensions, la valeur sémantique du verbe ‘**être**’ français sera dépendante de la fonction syntaxique de celui-ci, et ira *decrecendo* depuis sa fonction prédicative jusqu’à sa fonction auxiliaire, en passant par sa fonction attributive⁹. Ainsi, on aura, par exemple – et dans l’ordre –, la construction *prédicative absolue* de Descartes « Je pense, donc je **suis** » où le verbe ‘**être**’ peut se prévaloir de son sens plein d’‘exister’ (nous parlerons ici d’‘*existentiel absolu*’) ; la construction *attributive de type locatif* à la manière de « Je **suis** en France » (pour laquelle nous parlerons d’‘*existentiel relatif*’) – et ses dérivés traduisant la notion d’état transitoire comme dans « Je **suis** en colère »¹⁰ –, ou bien celle, toujours *attributive, de type copulatif* où ‘**être**’ fait office d’opérateur logique (notamment de marqueur d’équation) comme dans « Je **suis** intelligent = je **suis** un ‘**être**’ doué d’intelligence », construction plus proche,

8. Citant Aristote, Descartes, Heidegger et Sartre, Jorge Juan Vega y Vega souligne que l’histoire de l’Occident a été marquée par un profond questionnement sur la réalité, l’essence ou la contingence de *être* (2006 : 948).

9. Cette volatilité sémantique du verbe *être* est très bien explicitée par Jorge Juan Vega y Vega (2011 : 182). L’auteur tente même d’établir une relation de proportion inversée entre la charge sémantique du verbe *être* et la longueur des énoncés dans lesquels il apparaît (l’emploi ‘absolu’ étant le plus court) (180).

10. Selon cette affirmation de J. J. Vega y Vega « qu’un ‘état’ est en fait un type très spécial d’‘endroit’ », c’est « *se trouver* à un moment du temps » (2011 : 199).

dans ce cas, de certains usages auxiliaires, plus abstraite, où le verbe '**être**' est donc aussi moins chargé sémantiquement¹¹ ; enfin, l'abondant usage *auxiliaire*, justement, comme dans les constructions passives d'action¹², du style « Je **suis** rattrapé par la science », « Je **suis** ébloui par la lumière » où, sous la prégnance de la fonctionnalité syntaxique, le sens du verbe '**être**' se trouve complètement dilué, quoique non totalement évacué¹³.

Par conséquent, dans le verbe '**être**' français « s'amalgament – selon l'expression de Vega y Vega – **plusieurs origines morphologiques**, d'innombrables constructions syntaxiques, et de **nombreuses valeurs sémantiques** » (2011 : 240), de telle sorte qu'on peut dire que sa valeur prédicative correspondrait à l' '**être**' de *estre*, sa valeur attributive de type locatif, à l' '**être**' ou l' '**y être**' de *ester* (voir l'anglais '*to stay*'), celle de type copulatif, à l' '**être**' de *estre*, de même que sa fonction d'auxiliaire d'action. C'est cette multiplicité sémantique – articulée autour de deux axes –, cette bivalence d'ensemble, intrinsèque au verbe '**être**' français que la langue espagnole systématisera grâce à la préservation de l'usage de deux verbes distincts *SER* et *ESTAR*, deux verbes distincts, certes, mais non dépourvus d'interactions, comme nous le montrerons par des exemples de double construction.

2.2. *En diachronie et synchronie espagnoles*

2.2.1. Point de vue diachronique

Nous repartons des racines indo-européennes et latines précédemment détaillées lors de l'étude étymologique du verbe '**être**' français, mais bifurquons maintenant, par des voies à peine symétriques, vers les destinations morphologiques espagnoles.

11. De l'avis de J. J. Vega y Vega « [...] la transmission de l'identité entre les deux termes reliés par la copule, serait la particularité sémantique la plus définitoire du verbe *être* en tant que copule, c'est-à-dire, en tant qu'opérateur logique » (2011 : 205). Voir aussi, sur les différents types de formes copulatives (Vega y Vega 2006 : 955).

12. On pourrait également citer les formes passives d'état, les formes composées des tournures pronominales, les formes composées des verbes intransitifs dits 'de mouvement', ainsi que la périphrase durative « être en train de » suivie de l'infinitif (Vega y Vega 2011 : 215).

13. On peut déceler, par exemple, les notions du 'transitoire' ou de l' 'identité' (dans les phrases actives), de la 'transformation' (dans les constructions passives, pronominales ou intransitives) (Vega y Vega 2011 : 223).

C'est ainsi que, d'une part – après un premier temps de confusion phonétique (et partiellement sémantique aussi) avec le verbe latin *sē(d)ēre* ['se tenir assis'] > *seer* > *ser* –, le latin populaire *ēss(ē)re* syncopé ['exister'] va susciter majoritairement l'usage du verbe espagnol moderne *SER* (dont on trouve la présence dans '*presencia*', justement, ou dans '*esencia*') (Corominas 1954 : IV 194-195) ; et c'est ainsi aussi que, d'autre part, le latin *stare* ['se tenir debout'], va se fixer sous la forme espagnole moderne, vocaliquement renforcée, *ESTAR*, à l'image du français médiéval *ESTER*. On notera qu'avant d'être sémantiquement démarqués, l'emploi prédicatif du verbe *ser* et celui du verbe *estar* furent en concurrence jusqu'à la fin du XVI^{ème} siècle (Gili Gaya 1979 : 58-60 ; Lapesa 1981 : 400 § 3)¹⁴, c'est-à-dire – soulignons cette coïncidence pour nous digne d'intérêt – à l'époque même, sinon de la publication, du moins de la rédaction de la première partie du *Quichotte* de Cervantès (1604), période donc, à partir de laquelle le marquage de la partition de la personnalité humaine se ferait plus net. Enfin, comme dans le cas du français, la forme latine *fu-* va générer les flexions verbales de certains temps du passé, telles que FUI, FUISTE, etc. Et, comme aussi pour le français plus haut, la question est posée de savoir quel bon usage faire, en espagnol, des verbes *ser* et *estar* : « *Ser o estar, he ahí el problema* ».

2.2.2. Point de vue synchronique

Dans son ouvrage didactique de 2013, intitulé justement *¿Ser o estar? Un modelo didáctico*, Federico Silvagni commence par reprendre les lignes de force qui partagent d'ordinaire l'emploi de ces deux verbes espagnol, et tel que cela est enseigné aux non-natifs : ce sont, pour le verbe *SER*, les notions de 'qualités permanentes' du sujet, d' 'atemporalité' (ou imperfectivité verbale), de 'norme générale', et, à l'inverse, pour le verbe *ESTAR*, les notions de 'caractéristiques transitoires' du sujet, d' 'état résultant' (ou perfectivité verbale), de 'norme individuelle' – en lien (*nexo*) avec le *circunstancial* – (13-18). Mais là n'est pas l'originalité de son étude. En regard de ces critères traditionnellement exposés aux apprenants de la langue espagnole – critères qu'il juge partiels et donc peu satisfaisants, surtout le premier qui dresse une opposition quelque peu simpliste

14. La concurrence d'emploi prédicatif des verbes *ser* et *estar* avant le Siècle d'Or est encore perceptible dans certains usages archaïsants (par exemple, dans ce passage de la salutation mariale – *Ave Maria* – « *El Señor es contigo* » [Le Seigneur **est** avec Vous]) (De Bruyne 1998 : 627, note n° 398). C'est aussi l'époque où le pronom personnel *vos* est utilisé comme traitement familier, avant sa disparition de la Péninsule Ibérique et son maintien en Amérique.

entre ce qui est *permanent* (*ser*) et ce qui est *transitoire* (*estar*)¹⁵ – l’auteur avance en effet deux concepts généraux en forme de dichotomie aspectuelle que, pour notre part, nous adoptons volontiers et que nous compléterons par la suite. Il s’agit, d’un côté, des ‘prédicats d’**individu**’ (portés par *ser*), et, de l’autre, des ‘prédicats de **stade**’ (portés par *estar*) (Silvagni 2013 : 19)¹⁶. Globalement, les premiers annoncent les qualités, les caractéristiques *intrinsèques* et propriétés constitutives du sujet, nous ajouterons : son *essence*, en quelque sorte sa *matière* (*madera*, selon la valeur étymologique de ce mot) ; les seconds renvoient aux situations *extrinsèques*, aux *circonstances* accidentelles en tant que causes déterminatives d’un état ; nous avons alors ici affaire à la *manière* (*manera*) du sujet, son comportement, ses attitudes, etc. Entrons plus dans le détail¹⁷.

2.2.2.1. Emploi prédicatif comparé de *ser* et *estar*

Dans son emploi prédicatif – intransitif –, le verbe *SER* a une forte teneur sémantique¹⁸ ; il a, de fait, en soi une valeur *existentielle* que, pour notre part – disions-nous –, nous qualifierons d’*absolue* : c’est ‘exister’ (pour une entité) ou ‘survenir’ (pour un événement). Contentons-nous, pour le moment, de citer un exemple emblématique, à savoir le premier verset du *Prologue* de l’Évangile de saint Jean qui débute ainsi : « En el principio **era** [existía] el Verbo... » (« Au commencement **était** le Verbe... ») (Jn. I, 1) [*era* = imparfait de l’indicatif de *ser*] ; ou encore l’expression figée « Así **sea** » (« Ainsi **soit-il** ») [*sea* = subjonctif présent de *ser*].

Quant à l’emploi prédicatif – intransitif – du verbe *ESTAR*, qu’on pourrait d’ailleurs assimiler à un emploi attributif, il rend fondamentalement l’idée de situation ou de localisation (dans l’espace ou le temps, ex. : « Je **suis** ici »), se rapporte à des traits circonstanciels de l’*‘être’*, et a donc toujours en soi une valeur *existentielle*, certes, mais que nous qualifierons – disions-nous aussi – de *relative* cette fois. Citons à ce propos la suite du premier verset de saint Jean : « ...y el Verbo **estaba** con Dios... » (« ...et le Verbe **était** auprès de Dieu... ») (Jn. I, 1.) [*estaba* = imparfait de l’indicatif de *estar*].

15. Voici l’avis de Federico Silvagni sur ce critère d’opposition ‘permanent / transitoire’ : “[...] es indudablemente el criterio descriptivo menos acertado de toda la tradición gramatical” (2013 : 14, 20 et 33). Ce que nous illustrerons plus bas.

16. ‘*Predicados de Individuo*’ et ‘*Predicados de Estado*’.

17. Rappelons dès maintenant que cette opposition entre ‘essence’ et ‘accidents’ fut l’un des objets d’analyse de la philosophie classique dont était imprégné Miguel de Cervantès !

18. Jacques De Bruyne parle, à ce propos, de verbe « sémantiquement plein » (1998 : 610).

2.2.2.2. Emploi attributif comparé de *ser* et *estar*

Dans son emploi attributif (de type ‘copulatif’) – à teneur sémantique neutre, voire insignifiante selon Vega y Vega (1992 : 130) –, le verbe **SER**, par le lien logique et absolu qu’il établit entre le sujet et l’attribut, induit, d’une part l’idée de *caractérisation* par l’attribution justement du ‘trait distinctif’ (notamment dans des expressions descriptives), et, d’autre part, l’idée d’*identification* (comme c’est le cas, par exemple, dans la construction des définitions¹⁹). **Ser** permet d’exprimer ce qui définit *intrinsèquement* le sujet, son *essence* comme nous l’avons signalé (l’identité – à commencer par le nom de la personne –, la profession ou la fonction, le nombre ou l’équivalence, de même que l’origine, la matière, l’appartenance) ; il cristallise donc ce qui est essentiel, objectif et absolu (De Bruyne 1998 : 611, 622, 624 et 626)²⁰. En d’autres termes, **ser** est un verbe imperfectif [cf. écrire] qui marque une **unité** indivisible, un ‘individu’ (*individuo*), en somme, au sens étymologique où l’entend Silvagni [*la rose est une fleur (la rosa es una flor)*] (2013 : 24) ; il est, en fin de compte, l’opérateur de la permanence inhérente à l’intemporalité et à l’éternité²¹. Nous inspirant des développements que faisait Antoine Resano sur la question, nous parlerons ici du verbe **ser** comme d’un ‘opérateur conjonctif’ et, symétriquement, du verbe **estar** comme d’un ‘opérateur disjonctif’ ainsi que nous allons le voir maintenant²².

De son côté, le verbe **ESTAR** présente également un emploi attributif (de type ‘copulatif’) et à teneur sémantique neutre, mais à la différence de **ser**, celui-ci est tourné vers l’extérieur du sujet – d’où la **disjonction** tout juste évoquée – ; il établit un lien *circonstanciel* et *transitoire* entre le sujet et l’attribut, et dans des expressions descriptives se rapporte aux *états* dudit sujet (ex. : **Je suis en colère**)²³. **Estar** permet ainsi d’exprimer ce qui marque *extrinsèquement* le sujet, ses traits *accidentels* susceptibles de changer au gré des circonstances (le comportement, l’état d’âme, l’attitude physique) ; il renvoie à ce qui est fortuit, subjectif et relatif

19. Ce qui correspond au « fonctionnement copulatif élémentaire » (Vega y Vega 1992 : 130).

20. J. J. Vega y Vega parle de « thématization », c’est-à-dire de qualité ‘constitutive’ au sujet, et qualifie le verbe **ser** employé de la sorte comme « copulatif de l’essence » ou « pragmatique interne » (1992 : 131 et 133).

21. “[...] la atribución con **ser** tiene ese carácter de definición, de asignación intemporal, definitiva” (Delborge 2001 : 173).

22. Voir le processus de la ‘saisie conjointe’ – dans un rapport d’égalité – de Pe (personne externe) et Pi (personne interne) opéré par le verbe **ser**, et celui de leur ‘saisie disjonctive’ (dans un rapport Pe > et Pi <) opéré par le verbe **estar**, tel que l’expliquait Antoine Resano en 1986 (143 et 146).

23. S’appuyant sur le ‘continuum sémantique’ entre les deux fonctions (prédicative-locative et copulative) du verbe **estar**, Federico Silvagni préfère, à raison pensons-nous, parler d’emploi « pseudo-copulatif » dans ces cas dérivés, voire figurés (2013 : 31 et 34).

(De Bruyne 1998 : 615, 622, 624 et 626)²⁴. En d'autres termes, *estar* est un verbe perfectif [cf. écrire une lettre, et, la lettre **est** écrite] qui atteste le résultat d'une transformation antérieure (un résultat perceptible – constatable – par l'expérience immédiate), qui marque une **dualité**, un 'stade' (*estadio*), pour reprendre le terme de Silvagni [*la rose est fanée (la rosa está marchita)*] ; il est, en fin de compte, l'opérateur du changement inhérent à la temporalité et à la finitude.

2.2.2.3. Emploi auxiliaire comparé de *ser* et *estar*

Étant donné qu'il y a « continuité entre la valeur de copule [attributive] et celle d'auxiliaire » (Resano 1986 : 138 et 153), l'opposition susmentionnée, fortement ancrée dans la pensée espagnole, de l'**unité** (traduite par le verbe *ser*) et de la **dualité** (traduite par le verbe *estar*) se retrouve aussi dans les emplois auxiliaires de ces deux verbes, au sein de structures verbales passives. Dans ce domaine syntactico-logique, on distinguera le 'vrai passif' construit avec **SER** dont le sens syntaxique est actif sous l'effet d'un agent – ou 'voix passive d'action' – (ex. : *La puerta es abierta por alguien*, la porte **est** ouverte par quelqu'un = on ouvre la porte) du 'faux passif' construit avec **ESTAR** qui présente en fait un sens syntaxique résultatif – ou 'voix passive d'état' – (ex. : *La puerta está abierta*, la porte **est** ouverte)²⁵.

De cette première partie linguistique de l'étude il ressort que l'on peut reconnaître assez facilement dans les divers usages des verbes espagnols *ser* et *estar*, sinon la morphologie complète, du moins les valeurs sémantiques contenues respectivement dans les anciennes formes françaises *estre* et *ester* (mais confondues dans le verbe '**être**' du français actuel), valeurs que les hispanophones continuent de distinguer et de dissocier nettement, à savoir en bref, d'une part, ce que nous appellerons ici l'**INHÉRENCE**, ce qui est 'acquis d'héritage' (rendu par *ser*), et, de l'autre, l'**ADHÉRENCE**, le 'rattachement à' (rendu par *estar*)²⁶.

24. J. J. Vega y Vega parle de « rhématisation », c'est-à-dire de qualité substantiellement distincte du sujet, et qualifie le verbe *estar* employé de la sorte comme « copulatif des circonstances » ou « pragmatique externe » (1992 : 133 et 136).

25. On notera que Federico Silvagni considère que la forme progressive espagnole *estar* + gérondif (qui correspond à la périphrase durative française « être en train de » + infinitif) met en jeu un emploi 'auxiliaire' du verbe *estar*, ce qui engendre des prédicats de 'stade' (*estadio*) dynamiques (2013 : 33 et 45).

26. Il est par exemple symptomatique que l'on trouve, en regard, les emplois substantivaux 'el *ser* humano' (l'**être** humain) et 'el *bienestar* / *malestar* humano' (le bien-**être** / mal-**être** [malaise] humain).

3. Dimensions péri-linguistiques et méta-linguistiques

Cela nous amène à aborder maintenant certaines dimensions péri- et méta-linguistiques suscitées par les deux facettes de l' **'être'** que nous venons de développer ; nous commencerons par fournir quelques interprétations littéraires et culturelles à ce sujet.

3.1. *Interprétations littéraires et culturelles*

Sous ce rapport de l'*individu* au monde *'circundante'* – le monde de la circonstance environnante –, c'est le *Quichotte* de Cervantès qui a attiré notre attention. Dans les deux facettes grammaticales évoquées précédemment, nous avons vu une *'double face'* : celle des deux protagonistes – *'antagonistes'* serait plus juste – de l'œuvre citée : Don Quichotte [DQ] et Sancho Panza [SP] qui peuvent personnifier, chacun à sa façon, les deux verbes **'être'** commentés.

3.1.1. Cas simples d'antagonisme

Il ne faut pas oublier, comme nous l'indiquons plus haut, que Cervantès écrivit son œuvre majeure à une époque où, après une longue période de confusion d'emploi des verbes *ser* et *estar*, la pensée espagnole, et sa grammaire qui en systématise l'expression, établissait – rétablissait, devrait-on dire – une nette distinction entre les deux concepts de l' **'être'**, et, par voie de conséquence, entre les usages verbaux correspondants. *Ser* et *estar* entrent ainsi, nous semble-t-il, dans le cadre plus général et traditionnel de la bivalence espagnole, spirituelle et comportementale, que souligne Octavio Paz dans l'essai socio-politico-moral cité en introduction de notre article, cette bivalence qui est « symbolisée – écrit-il – par l'opposition du *réel* et de l'*idéal* » (1980 : 71)²⁷, et s'est particulièrement manifestée, comme on le sait, dans deux versants de la littérature espagnole : la littérature mystique et la littérature picaresque. On sait aussi que le *Quichotte* est une œuvre fictionnelle construite en forme de parodie de la littérature chevaleresque antérieure, et sur les agissements de deux **'êtres'** : l'ingénieur hidalgo, éponyme du roman, et celui qu'il nommera comme écuyer, Sancho Panza.

27. L'auteur place d'ailleurs cette opposition en contrepoint de la dichotomie entre les concepts de *'fermeture'* et d' *'ouverture'* qui, de son point de vue, caractérisent la mentalité mexicaine (*'chingar'* versus *'rajarse'*).

3.1.1.1. Don Quichotte

Alonso Quijano, alias Don Quijote (Don Quichotte), commence précisément, au début du récit (partie I, ch. I), par se dévêtir de son nom propre, de son identité onomastique, pour revêtir l'armure de chevalier errant. Le visage sec et sévère, il n'est plus lui, il **est** un autre, comme il le dira en franchissant le seuil de la réalité pour entrer dans le monde de son imagination, voire de la folie (avant d'en ressortir d'ailleurs à la fin de l'œuvre²⁸). D'intellectuel, il se transforme en 'homme d'action' voulant changer les habitudes du monde ; il devient le moteur de l'action romanesque (rappelons-nous, au passage, le sens syntaxique 'actif' du verbe *ser*). La première série d'épisodes le met en scène dans d'incessantes luttes contre toute forme d'injustice qu'il dédie à Aldonza Lorenzo, alias Dulcinea del Toboso, sa Dulcinée, son idéal amoureux qui est aussi l'une des composantes d'un idéal de vie plus large, transcendantal, et, par là, transformateur, transmutateur de la réalité, pourrait-on dire. « [Don Quichotte] refuse d'accepter le monde réel tel qu'il est, malgré les efforts de conscientisation de la part de Sancho » – écrit Marc Delborge dans les Actes d'une journée d'étude consacrée à ce sujet en 2005, à Anvers (2007 : 122)²⁹ –, au point que le monde lui apparaît comme ensorcelé par des esprits mauvais. Pour lui, la réalité environnante, en tant que manifestation permanente de ce sortilège, est donc faussée : elle est l'image inversée de la réalité 'véritable'. Ainsi, des moulins à vent de la Manche sont, pour lui, 'véritablement' des géants changés en moulins (I, VIII), et un troupeau de moutons est, toujours pour lui, 'véritablement' une troupe ennemie changée en troupeau de moutons (I, XVIII). Si l'on reprend la genèse de ces deux exemples connus, nous voyons que l'auteur procède ici par associations visuelles, métaphorisation de la réalité : partant de la taille des moulins – et de leur gigantisme –, il 'invente' les géants ; de même, partant d'un troupeau de moutons – et du groupe effervescent ainsi constitué –, il 'invente' la troupe où l'armée ennemie. Pour le dire autrement, Cervantès dote Don Quichotte de la vision de l'*essence* des choses, de leur '**être**' au sens de *SER* (ici, *ser alto*, **être** grand [les moulins], et *ser un grupo*, **être** un groupe [le troupeau]).

28. Ce que Jacques De Bruyne appelle le phénomène de « dé-quichottisation » (*des-quijotización*) qui accompagnera la 'mort ordinaire' de Don Quichotte redevenu Alonso Quijano (surnommé 'le bon') [Partie II, chapitre LXXIV] (2007 : 18).

29. Notre traduction.

3.1.1.2. Sancho Panza

Pour ce qui est de Sancho Panza dont le nom même évoque ses facultés pantagruéliques (*panza*, panse), nous avons affaire à un brave homme débonnaire, à la mine joufflue, sans instruction, aux seuls besoins élémentaires – alimentaires –, voire contingents. S'il est vrai qu'il ambitionne – ou rêve plutôt – d'être le gouverneur d'une île fictive, la *Ínsula Barataria*, il n'en demeure pas moins d'un empirisme inébranlable. Il fait preuve de bon sens, notamment par l'usage – excessif cependant – des formes proverbiales qui sont, dit-on, le fruit de la sagesse populaire ; preuve aussi de *réalisme*, voire de matérialisme, comme nous l'avons déjà laissé entendre ; lorsqu'il lui faut prendre enfin des décisions concrètes, il ne se fie qu'à son instinct et à l'acuité de ses cinq sens, ce qui, toutefois, ne l'empêche pas d'être victime de sa trop grande crédulité. Pour toutes ces caractéristiques, il n'est pas déraisonnable, pensons-nous, d'assimiler ce personnage au verbe *ESTAR*, avec les nuances que nous ne manquerons pas d'apporter dans le point suivant.

Un fossé entre les deux antagonistes semble donc bien creusé, mettant en regard, en miroir, deux séries de valeurs ; selon Salvador de Madariaga, Don Quichotte symbolise le courage, la foi, l'**idéalisme**, l'utopie (il ajoute le libéralisme et la 'gauche'), et Sancho Panza incarne – au propre – la pusillanimité, le scepticisme, le **réalisme**, le sens pratique (il ajoute aussi la 'réaction' et la 'droite') (2005 : 82). Le dernier paragraphe du chapitre XII de la première partie rend bien compte de ce qui fait encore à ce niveau du récit, précisons-le, figure d'antithèse interpersonnelle :

Sancho, qui vouait au diable ce chevrier trop bavard, pressa son maître d'entrer dans la cabane de Pedro. Don Quichotte finit par céder, mais ce fut pour passer le restant de la nuit à penser à sa Dulcinée, à l'instar des soupirants de Marcelle. Quant à Sancho, il s'installa commodément entre Rossinante et son baudet, et il dormit, non comme un amant éconduit, mais comme un homme moulu et brisé. (Cervantès 1997 : 117)³⁰.

Où l'on devine, derrière ces quelques lignes de mise en situation, toute la différence d'emploi du verbe **être** espagnol entre, d'un côté, « **es cansado** » (il

30. Texte espagnol dans la coll. Austral, 1970, 65 : "Sancho Panza, que ya daba al diablo el tanto hablar del cabrero, solicitó, por su parte, que su amo se entrase a dormir en la choza de Pedro. Hízolo así, y todo lo más de la noche se le pasó en memorias de su señora Dulcinea, a imitación de los amantes de Marcela. Sancho Panza se acomodó entre Rocinante y su jumento, y durmió, no como enamorado desfavorecido, sino como hombre molido a coces".

est fatigant [DQ]), et, de l'autre, « **está** cansado » (il **est** fatigué [SP]). Ce double usage du verbe **être** avec un même adjectif (participial) nous conduit à examiner les deux personnages littéraires choisis en ce qu'ils sont en fait les « composantes d'une personnalité complexe » (Delborge 2007 : 123)³¹, des **êtres** qui, loin de constituer – comme on aurait été enclin à le penser – des pôles définitivement opposés tant sous leur aspect physique que sous leur aspect spirituel, vont avoir une influence réciproque qui va nourrir des interférences et peut-être même une symbiose progressive (souvenons-nous du verbe **être** français). De miroirs en mirages, ces deux personnages vont en arriver, bien souvent (dans la seconde partie de l'œuvre surtout), à confondre leurs pas, de même qu'il advient – en quelques rares circonstances, fort heureusement – des verbes *ser* et *estar*.

3.1.2. Cas complexes de symbiose

À ce propos, Salvador de Madariaga, dans son *Guide du lecteur du Quichotte*, use de deux néologismes et parle chronologiquement de « quichottisation » (*quijotización*) de Sancho Panza, et, à l'inverse, de « sanchification » (*sanchificación*) de Don Quichotte.

3.1.2.1. « Quichottisation » de Sancho Panza

Suivant le processus de « quichottisation », Sancho Panza se prend à imiter son maître, il adopte son attitude paternaliste ainsi que la manière pédante qu'il a de s'exprimer. Son statut évolue : écuyer, il devient associé et demande un salaire fixe ; il s'instruit et donne, par exemple, des cours de langue à son épouse Teresa ; mais, plus important encore, il se berce des mêmes illusions que Don Quichotte (avant de reprendre pied et de redevenir le brave homme réaliste du début). Pour l'heure, Sancho Panza subit de la part de Don Quichotte une espèce d'endoctrinement sous couvert d'enseignement. Citons, pour preuve, le dernier paragraphe du chapitre XLII de la seconde partie cette fois :

Si tu suis ces préceptes et ces règles, Sancho [dit Don Quichotte après les lui avoir édictés], tes jours seront longs, ta renommée éternelle, tes désirs comblés, ton bonheur ineffable. Tu marieras tes enfants comme tu le souhaites ; ils obtiendront des titres pour eux et leur descendance ; tu vivras en paix et béni de tous. Et au terme de ton existence, quand la mort viendra mettre un terme à ta

31. Notre traduction.

vieillesse sereine, ce sont les tendres et douces mains de tes arrière-petits-enfants qui te fermeront les yeux. Jusqu'à présent, je t'ai donné des instructions pour la sauvegarde de ton âme. Écoute à présent ce que j'ai à te dire pour celle de ton corps [...]. (Cervantès 1997 : 305-306)³².

Si nous revenons à la sphère linguistique, nous observons des cas d'emplois où le verbe **ESTAR** (comme Sancho Panza) adopte la valeur du verbe **SER** (de Don Quichotte) en un processus comparable d' 'essencialisación' (*esencialización*) que, pour céder au plaisir de néologiser, nous pourrions appeler un 'processus de serisation' (*serización*) de **estar**. Par exemple, l'adjectif *limpio* (propre) relevant fondamentalement du domaine de l' 'existentiel relatif', du 'stade' (*estadio*), comme dans « *El piso ya está limpio* » (l'appartement **est** propre maintenant) peut glisser vers un emploi lié au domaine de l' 'existentiel absolu', de l' 'individu' (*individuo*), comme dans « *Sé que Ana es muy limpia* » (je sais qu'Ana **est** [une personne] très propre). Nous avons relevé un exemple littéraire intéressant de ce cas de figure chez Miguel Ángel Asturias, dans *Leyendas de Guatemala* où l'auteur guatémaltèque écrit : [...] *en verdad creían que los que no mueren donde nacen, no son muertos, sino ausentes, doblemente ausentes* [...] (1970 : 85) (« [...] ils croyaient fermement que ceux qui ne meurent pas où ils naissent, ne **sont** pas morts, mais absents, doublement absents [...] »). Le fait d' 'être mort' (on s'attendrait à la forme dominante **estar muerto**³³) porte ici d'avantage sur l'identité ('être un mort, un défunt') que sur l'état résultant de l'action de mourir, faisant en quelque sorte glisser *muerto* dans la catégorie lexicale des substantifs (à moins qu'il ne s'agisse, ce qui est toutefois peu probable, d'un usage archaïsant – du Siècle d'Or –, comme c'est le cas de la formule mariale *El Señor es contigo* (« Le Seigneur **est** avec Vous ») évoquée dans une note antérieure³⁴. On remarquera que cette

32. Texte espagnol dans la coll. Austral, 1970, 528 : "Si estos preceptos y estas reglas sigues, Sancho, serán luengos tus días, tu fama será eterna, tus premios colmados, tu felicidad indecible, casarás tus hijos como quisieres, títulos tendrán ellos y tus nietos, vivirás en paz y beneplácito de las gentes, y en los últimos pasos de la vida te alcanzará el de la muerte en vejez suave y madura, y cerrarán tus ojos las tiernas y delicadas manos de tus terceros netezuelos. Esto que hasta aquí te he dicho son documentos que han de adornar tu alma; escucha ahora los que han de servir para adorno del cuerpo".

33. Où l'on constate, au passage, que le seul critère de 'durabilité' pour définir le choix entre *ser* et *estar* est par trop limitatif, et donc que la recommandation de Jean Bouzet (2006 : 250) d'utiliser comme 'test de situation' l'expression « en ce moment », telle que la rappelle J. J. Vega y Vega, s'avère, à notre avis, quelque peu réductrice. De fait, « *el estar muerto* » est, à n'en pas douter, un état on ne peut plus durable ! (Vega y Vega 1992 : 135, note n° 13).

34. Voir *supra*, la note n° 14.

‘essentialisation’ de *estar* n’induit, dans ces derniers exemples, aucun changement sémantique des attributs, ce qui n’est cependant pas toujours le cas³⁵.

3.1.2.2. « Sanchification » de Don Quichotte

Le phénomène inverse de « sanchification » de Don Quichotte contribue aussi à opérer le rapprochement comportemental et mental entre les deux hommes. Au fil des aventures qui jalonnent l’œuvre, Don Quichotte se montre de plus en plus prudent, mesuré, dans sa confrontation avec la dure réalité, au point de rompre avec ses idéaux chevaleresques. Don Quichotte, qui est celui qui reçoit le plus l’influence de l’autre, décide, par exemple, de se faire berger (au chapitre LXVII de la seconde partie) et finit même par verser dans l’utilisation des proverbes populaires qu’il décriait tant au début : « – Et moi – repartit Sancho –, je vois que vous faites exactement comme la poêle qui dit au chaudron : ôte-toi de là, tu es plus noir que du charbon. Vous me reprenez parce que j’emploie des proverbes, et vous, vous les débitez par paires ! » (Cervantès 1997 : 495)³⁶. Écoutons encore Don Quichotte, à l’heure de sa mort, en citer un : « – Messieurs [...], n’allons pas si vite. *Le temps et l’usage rendent l’homme sage. J’étais fou, et j’ai recouvré la raison. J’étais don Quichotte de la Manche, et je suis redevenu Alonso Quichano le bon* » (Cervantès 1997 : 535)³⁷. Après quoi, il mourra sans plus d’illusions folles (*está*), mais plutôt l’âme apaisée sous l’effet de la sagesse populaire de celui qui est maintenant devenu son ami et qui espère encore voir vivre son ‘bon seigneur’ bien des années, dans un monde désenchanté cette fois, le monde du réel, mais, lui, se fait bien des illusions (*él es*) (Cervantès 1997 : 534)³⁸.

L’entrecroisement des verbes *ser* et *estar* présente un équivalent linguistique de la « sanchification » où *SER* (comme Don Quichotte) adopte les valeurs de *ESTAR* (de Sancho Panza) en un processus de ‘circonstancialisation’ (*circuns-*

35. Voir, par exemple, *estar despierto* (être réveillé) > *ser despierto* (être éveillé / vif) ; *estar vivo* (être vivant) > *ser vivo* (être vif) ; *estar maduro* (être mûr) > *ser maduro* (être d’âge mûr) ; *estar seco* (être sec / une substance) > *ser seco* (être sec / au figuré, ex. : le ton de la voix).

36. Texte espagnol dans la coll. Austral, 1970, 647 : “–Paréceme –respondió Sancho– que vuesa merced es como lo que dicen: ‘Dijo la sartén a la caldera: –Quítate allá, ojinegra’: estáme reprehendiendo que no diga yo refranes, y ensártalos vuesa merced de dos en dos”.

37. Texte espagnol dans la coll. Austral, 1970, 671 : “–Señores [...], vámonos poco a poco, pues ya en los nidos de antaño no hay pájaros hogaño. Yo fui loco, y ya soy cuerdo: fui don Quijote de la Mancha, y soy agora, como he dicho, Alonso Quijano el Bueno”.

38. Cf. texte espagnol dans la coll. Austral, 1970, 671. Notons aussi que la relation épistolaire entretenue entre nos deux héros (au chapitre LI de la seconde partie) témoigne de cette ‘quichottisation / sanchification’ réciproque (cf. texte espagnol dans la coll. Austral, 1970, 571-574).

tancialización ou *accidentalización*) que nous pourrions aussi appeler cette fois, comme nous l'avons osé avec *serisation* (*serización*), un '**processus d'estarisation**' (*estarización*) de *ser* – on nous pardonnera ce dernier néologisme. Par exemple, l'adjectif *guapo* (beau) relevant fondamentalement du domaine de l' 'existentiel **absolu**' de l' 'individu' (*individuo*), comme dans « *Ana es muy guapa* » (Ana **est** très belle) peut glisser vers un emploi lié au domaine de l' 'existentiel **relatif**', du 'stade' (*estadio*), comme dans « *¡Qué guapa está Ana con esa falda!* » (Comme Ana **est** belle avec cette robe !). Nous terminerons par une réplique littéraire qui illustre parfaitement ce glissement, réplique relevée dans le roman *La casa verde*, de l'écrivain péruvien Mario Vargas Llosa : [...] *Estamos felicísimos de verlo aquí* [...] (1981 : 403), (« [...] Nous **sommes** très heureux de vous voir ici [...] »). Le fait d' '**être** heureux' (on s'attendrait à la forme dominante *ser feliz* pour rendre la notion de 'bonheur') est placé ici dans un rapport causal, et donc circonstanciel (de 'voir', 'rencontrer'). Comme précédemment, on remarquera que cette 'circonstancialisation' de *ser* n'induit, dans ces derniers exemples, aucun changement sémantique des attributs, ce qui, là non plus, n'est pas toujours le cas³⁹.

Le relativisme linguistique auquel on parvient et dont on ne peut échapper est évidemment lié au perspectivisme littéraire qui, on l'a vu ici, articule des fragments de vision des choses en un équilibre fragile – celui de l'idéalisme désabusé de Cervantès –, et fait dire à José Ortega y Gasset que « [...] Le *Quichotte* est une œuvre équivoque » (1976 : 91)⁴⁰ où le « couple antagoniste », pour reprendre l'expression de Salvador de Madariaga (2005 : 82), finit par constituer un **être** unique en tension, l'**être** humain universel, en somme – corps et âme chevillés –, dont la bivalence, qui s'est toujours fait sentir avec force dans la culture hispanique, est continuellement révélée par l'*habitus* langagier qu'autorise le binôme verbal *ser* / *estar*.

3.2. Fondements métaphysiques

Cette distinction permanente entre l'*essentiel* et l'*accidentel* manifestée par les verbes *ser* et *estar* – qui, du reste, peut paraître plus importante même que l'est

39. Voir, par exemple – à côté de *soy* (*un camarero* (*del restaurante x*) (= je **suis** serveur) et *estoy* (*de camarero* (*en un restaurante*) (= je **fais** (office de) serveur), où le sens du syntagme nominal (*camarero*) n'est pas modifié –, le changement sémantique subi en revanche par les syntagmes adjectivaux suivants : *ser verde* (être vert / couleur) > *estar verde* (être vert / pas mûr) ; *ser listo* (être intelligent) > *estar listo* (être prêt (à)).

40. Notre traduction.

celle du masculin et du féminin dans le nom – transcende la langue parce qu’au-delà de l’être, elle détermine la ‘raison d’être’ et touche au divin. Il s’agit là d’une différence d’ordre métaphysique que seuls les textes sacrés mettent véritablement en évidence, comme nous allons en voir quelques exemples révélateurs⁴¹.

Dans la *Bible* en langue espagnole, *ser* et *estar* sont les marqueurs linguistiques par excellence de principes universels. Quand Dieu dit à Moïse : « *Yo soy el que soy* » (*Exode 3*, 14) (en français : « Je **suis** celui qui **est** »), Il exprime la plénitude de l’être qui se suffit à lui-même ; le verbe *ser* traduit ainsi « la réalité première à laquelle participent tous les êtres [*los seres*] selon leurs *diverses modalités existentielles* » (Lucas 2000 : 141). Quand en outre, dans un emploi prédicatif, le Christ dit aux Juifs : « *En verdad, en verdad os digo que antes que naciera Abraham Yo Soy* » (Jn. VIII, 58) (en français : « En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu’Abraham existât [ou fût], Moi, Je **Suis** »), le recours à un présent de type gnomique ajoute à l’idée de la plénitude de l’être, celle de la pérennité, de l’intemporalité même de l’existence divine, de son *éternité*⁴². Quand enfin, en Jean X, 30, nous lisons : « *Yo y el Padre somos una sola cosa* » (en français : « Moi et le Père nous **sommes** un »), c’est alors « la transcendance de l’*unité* sur la *dualité* et sur toute multiplicité » (Lucas 2000 : 141) qui est exprimée par le verbe *ser*. Comment ne pas citer à nouveau, pour finir – mais *in extenso* cette fois – la version espagnole on ne peut plus explicite du premier verset de l’Évangile de saint Jean où s’intercalent manifestement, et de façon condensée, deux notions métaphysiques de l’être (l’Être Suprême, en l’occurrence). Il est écrit en effet : « *En el principio era [ser] [ou existía] el Verbo y el Verbo estaba [estar] con Dios y el Verbo era [ser] Dios* » (Jn. I, 1). Alors que la structure latine correspondante emploie à trois reprises le verbe *esse*, sans distinction, et que le français unifie la formulation autour du seul verbe être (sémantiquement pluriel, certes, mais morphologiquement singulier, comme nous l’avons expliqué) : « Au commencement **était** [*est*] le Verbe et le Verbe **était** [*est*] auprès de Dieu et le Verbe **était** [*est*] Dieu », on observe ici que la langue espagnole permet constitutivement de dévoiler toute la distinction métaphysique entre le Père et le Fils (Verbe) qui préfigure la distinction entre Dieu et le Monde : le premier emploi (*ser* prédicatif) affirme l’*éternité* de l’Être Suprême, le deuxième (*estar* attributif-locatif) indique la ‘distance’ entre

41. C’est l’idée que développe notamment Jean Lucas dans sa thèse de doctorat (2000 : 138). Rappelons seulement l’opposition qui était exprimée en sanskrit – langue sacrée de l’Inde – entre *as* (être en soi) et *bhū* (être en devenir), ce que nous avons mentionné en début d’article.

42. On pourra rapprocher cet emploi du plus prosaïque “[...] al fin y al cabo yo **soy** el que **soy** yo, y no tú [...]” (je **suis** moi, et pas toi), relevé chez l’écrivain colombien Gabriel García Márquez, dans son roman *El otoño del patriarca* (35).

l'image et son modèle, le troisième (*ser* attributif-copulatif) agit comme 'opérateur conjonctif' et réaffirme l'*unité* divine. Nous voyons donc que, sous cet aspect, les verbes *ser* et *estar* sont clairement le reflet, aussi, d'une distinction fondamentale d'ordre méta-linguistique⁴³.

4. En guise de conclusion

Les points d'ancrage littéraires (le *Quichotte*) et métaphysiques (la *Bible*) sur lesquels nous nous sommes appuyé pour mener cette étude corroborent la place linguistique de choix occupée par les deux verbes 'être' espagnols, ainsi que le bien-fondé de leur usage distinctif qui n'est ni opposition ni conflit, mais bien complémentarité : *Yo soy yo y mi circunstancia [...]* (« Je **suis moi et** ma *circonstance* [...] »), selon la formule aphoristique célèbre de José Ortega y Gasset dans *Meditaciones del Quijote* (1914) ; c'est de cette définition écrite aux confins de l'*idéisme* et du *réalisme* dont peut se prévaloir tout 'être' humain. Ce dernier existe donc, comme nous l'avancions, par *inhérence* (*ser*), et tire sa véritable capacité de la communication qu'il entretient avec l'univers, de la pleine conscience de ses circonstances, par *adhérence* (*estar*) (Ortega y Gasset 1976 : 25)⁴⁴. Ces deux concepts d'*inhérence* et d'*adhérence* que nous suggérons à nouveau, pour conclure, ne peuvent se concevoir que l'un par rapport à l'autre, en interdépendance. L'*inhérence* est à l'*adhérence* ce que la profondeur est à la surface : « [...] de la même façon que la *profondeur* requiert une *surface* derrière laquelle se cacher – écrit Ortega y Gasset –, la surface ou couverture requiert, pour exister, quelque chose sur quoi elle puisse s'étendre et qu'elle puisse recouvrir » (47)⁴⁵. En fin de compte, si l'on peut, jusqu'à un certain point, délaissier une partie de l' 'être' au profit de l'autre, et, par exemple, *dejar de estar para lograr plenamente el ser* (cesser d'être pour accéder pleinement à l'être)⁴⁶, il n'empêche que l'existence

43. Ce passage sur le fondement métaphysique de l'opposition *ser / estar* est inspiré pour une bonne part de la thèse de Jean Lucas (2000 : 141-143).

44. "El hombre rinde el máximo de su capacidad cuando adquiere la plena conciencia de sus *circunstancias*. Por ellas comunica con el universo". Nous mesurons ici pleinement la distance avec le biblique « *Yo soy el que soy* » (Je **suis** celui qui **est**).

45. Notre traduction de "[...] de igual suerte que lo *profundo* necesita una *superficie* tras de que esconderse, necesita la superficie o sobrehoz, para serlo, de algo sobre que se extienda y que ella tape".

46. Comme le laissent entendre ces paroles historiques de Simon Bolivar, rapportées par Gabriel García Márquez dans *El general en su laberinto* : « Il vaut mieux exister (équivalant à *ser*) que transformer (équivalant à *estar*) » (« Primero es *existir* que *modificar* »). Il s'agissait pour Bolivar, en septembre 1830, d'assurer la réunification de la Grande Colombie – particulièrement contre Francisco de Paula Santander –, avant que de penser à occuper lui-même à nouveau le pouvoir, ou à toute autre réforme (García Márquez 1989 : 205).

donnée par ‘essence’ (*ser*) ne peut que se construire dans la ‘contingence’ des faits (*estar*) : *se es, pero hay que decidir cómo se quiere estar* (on **existe**, mais il faut décider de la façon dont on veut **vivre**) ; en d’autres termes, nous dirions que le combat humain est foncièrement, congénitalement, bipolaire : ainsi, *el estar libre se conquista, pero el ser libre se cultiva* (‘**devenir** libre se conquiert, **demeurer** libre se cultive’, ou, ‘**les** libertés se conquièrent, **la** Liberté se cultive’, c’est-à-dire que ‘sans pour autant **être** toujours *en* liberté, l’**être** humain **est** un **être** doué de liberté’). La langue de Cervantès a donc, sur la langue de Molière – comme on le voit en maintes occasions –, cet avantage certain (quelque peu déloyal, selon Octavio Paz, répétons-le) de pouvoir parfaitement délimiter, grâce à cet incontestable atout verbal que nous avons présenté en ces lignes, les contours de ce combat à partie double, qui est beaucoup plus qu’un combat contre des moulins à vent⁴⁷. Là où la sagesse établit une distance, la folie l’abolit – comme elle abolit presque tout d’ailleurs –, ainsi *la locura lo cura todo casi, y la muerte acaba por remediar el resto siempre*, et la mort – comme le fut celle de Don Quichotte, suivie un an plus tard de celle de son géniteur littéraire – finit toujours par remédier au reste : « – Celles [les bêtises] qui m’ont occupé jusqu’ici, répliqua don Quichotte, sont la véritable cause de tous mes malheurs ; mais j’espère que ma mort, avec l’aide de Dieu, les tournera à mon profit » (Cervantès 1997 : 533)⁴⁸.

Références

- ASTURIAS, Miguel Ángel, 1970 (1930). *Leyendas de Guatemala*. Madrid : Salvat ; Alianza. (Biblioteca Básica Salvat de Libros RTV ; n° 50).
- BOUZET, Jean, 2006 (1936). *Grammaire espagnole*. Paris : Belin.
- CERVANTES SAAVEDRA, Miguel de, 1970 (1605 / 1615). *El ingenioso hidalgo Don Quijote de La Mancha*. Madrid : Espasa-Calpe. (Austral ; n° 150).
- CERVANTES SAAVEDRA, Miguel de (1997). *L’Ingénieux Hidalgo don Quijote de la Manche* (version française d’Aline Schulman, avec préface de Jean-Claude Chevalier). Paris : Seuil.

47. Dès lors qu’il veut donner dans la concision, le traducteur de telles formulations espagnoles duelles vers le français se voit obligé d’user de stratagèmes et autres subterfuges : substantivation (être / l’être) ; jeu sur les binômes équivalents de *ser* / *estar* (‘exister/vivre’, ‘demeurer/devenir’, ‘singulier/pluriel’). Bref, quand un seul (verbe) **être** vous manque... ! (*Un solo ser os falta y todo está desierto...*).

48. Texte espagnol dans la coll. Austral, 1970, 670 : “–Los [cuentos] de hasta aquí –replicó don Quijote–, que han sido verdaderos en mi daño, los ha de volver mi muerte, con ayuda del cielo, en mi provecho”.

- COROMINAS, Joan (1954). *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*. Madrid : Gredos.
- COUSIN, Victor (1829). *Cours de philosophie. Histoire de la philosophie au XVIII^{ème} siècle*. Tome II. Paris : Pichon et Didier.
- DE BRUYNE, Jacques (1998). *Grammaire espagnole-grammaire d'usage de l'espagnol moderne* (traduction et adaptation sur la base de la 3^{ème} édition en langue néerlandaise par Alberto Barrera-Vidal). Bruxelles : Duculot.
- DE BRUYNE, Jacques (2007). « Introducción a la lectura del mejor libro de todos los tiempos ». *Tras las huellas de Don Quijote* (Actas de la Jornada dedicada a *Don Quijote de la Mancha*), Anvers : Lessius Hogeschool, 09/12/2005), éd. et trad. de Lieve Behiels, Ministerio de Educación y Ciencia de España, et Lessius Hogeschool (Associatie K.U. Leuven) : 9-22.
- DELBARGE, Marc (2001). *Morfosintaxis del verbo español*. Louvain, Leusden : ACCO.
- DELBARGE, Marc (2007). « Quijotización y sanchificación. *El Quijote* interpretado por Salvador de Madariaga ». *Tras las huellas de Don Quijote* (Actas de la Jornada dedicada a *Don Quijote de la Mancha*), Anvers : Lessius Hogeschool, 09/12/2005), éd. et trad. de Lieve Behiels, Ministerio de Educación y Ciencia de España, et Lessius Hogeschool (Associatie K.U. Leuven) : 119-129.
- FELL, Claude (1975). « Vuelta a *El Laberinto de la soledad* » (conversación con Claude Fell). *Plural 50* (texte reproduit notamment dans l'édition de Enrico Mario Santí, 2010) Madrid : Cátedra. (Letras Hispánicas ; n° 346): 417-443.
- GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel, 1981 (1975). *El otoño del patriarca*. Barcelone : Bruguera. (Libro Amigo).
- GARCÍA MÁRQUEZ, Gabriel (1989). *El general en su laberinto*. Madrid : Mondadori España. (Narrativa).
- GILI GAYA, Samuel (1979). *Curso superior de sintaxis española*. 12^{ème} éd. Barcelone : Biblograf. (coll. Vox).
- LAPESA, Rafael (1981). *Historia de la lengua española* (prólogo de Ramón Menéndez Pidal). 9^{ème} éd. Madrid : Gredos. (Biblioteca Románica Hispánica).
- LUCAS, Jean (2000). *Langues sacrées-Langues profanes. Les traces du sacré dans quelques langues modernes, principalement en espagnol*. Thèse de Doctorat. Université de Bretagne Occidentale – Brest.
- MADARIAGA, Salvador de, 2005 (1926). *Guía del lector del "Quijote"*. Madrid : Espasa-Calpe.
- ORTEGA y GASSET, José, 1976 (1914). *Meditaciones del Quijote - ideas sobre la novela*. 3^{ème} éd. Madrid : Espasa-Calpe. (Austral ; n° 1350).

- PAZ, Octavio, 1980 (1950). *El laberinto de la soledad*. Madrid : Fondo de Cultura Económica España. (Colección Popular).
- RESANO, Antoine (1986). *Étude de systématique espagnole* (Acta Hispánica 2). Université de Nantes - Études Hispaniques.
- Sainte Bible (La)*, version française : *La Bible de Jérusalem*. (2001). Paris : Cerf ; et version espagnole : *La Santa Biblia*. (1981). Madrid : Ediciones Paulinas.
- SILVAGNI, Federico (2013). *¿Ser o estar? Un modelo didáctico*. Madrid : Arco/Libros. (Cuadernos de Didáctica del Español/LE).
- VARGAS LLOSA, Mario, 1981 (1966). *La casa verde*. Barcelone : Argos Vergara. (Libros DB).
- VEGA y VEGA, Jorge Juan (1992). « ‘Ser o no ser’. Un acercamiento pragmático a la utilización de SER / ESTAR en español contemporáneo ». *Linguistique hispanique (actualités de la recherche)*, dir. Gilles Luquet. Limoges : PULIM : 129-138.
- VEGA y VEGA, Jorge Juan (2006). « Être, Ser y Estar, Lingüística y ménage à trois ». M. Bruña, *La cultura del otro: español en Francia, francés en España*. Séville : APFUE-SHF : 948-966.
- VEGA y VEGA, Jorge Juan (2011). *Qu’est-ce que le verbe ‘être’ ?* (éléments de morphologie, de syntaxe et de sémantique). Paris : Honoré Champion.

DOCUMENT ANNEXE

<u>SER</u> (« <i>existentiel absolu</i> »)	↔	<u>ESTAR</u> (« <i>existentiel relatif</i> »)
ESSENCE / identité [‘éthos’]	↔	CIRCONSTANCE/apparence [‘pathos’]
Intemporel [<i>définitif</i>]	↔	Temporel [<i>transitoire</i>]
Substantiel [matière]	↔	Accidentel [manière]
Nécessaire	↔	Contingent
Objectif [donnée]	↔	Subjectif [perception]
Conjonctif [proximité]	↔	Disjonctif [distanciation]
UNITÉ « Individuo » [‘indivis’]	↔	DUALITÉ « Estadio » [stade]
Singulier	↔	Pluriel
Intangible	↔	Tangible
Invisible	↔	Visible
Dénotatif	↔	Connotatif
Absolu	↔	Relatif
INHÉRENCE [‘acquis d’héritage’]	↔	ADHÉRENCE [‘(r)attachement à’]
Sens syntaxique actif [‘pragma’]	↔	Sens syntaxique résultatif [‘pragma’]
Imperfectif	↔	Perfectif

Dualité culturelle espagnole

Místicos ↔ **Pícaros**

Abstrait ⇔ **idéalisme** ↔ **Concret** ⇔ **réalisme**

Profondeur ↔ Superficialité

DON QUICHOTTE ↔ **SANCHO PANZA**

SER-ESTAR OU LES DEUX FACETTES DE L'ÊTRE EN LANGUE ESPAGNOLE